Drissa Coulibaly Idriss : un ailleurs en déroute

Anissa Michalon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/540>

DOI : 10.4000/elh.540

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 57-70

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Anissa Michalon, « Drissa Coulibaly Idriss : un ailleurs en déroute », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.540>

Drissa Coulibaly Idriss : un ailleurs en déroute

LE TRAVAIL DU PHOTOGRAPHE ne le confronte pas seulement à l'instantané. Les clichés saisissent et concentrent des histoires personnelles et collectives, des existences bouleversées par les migrations, des modèles de vie difficiles à concilier. Ils rendent sensible la déchirure entre l'ici et l'ailleurs.

Par l'intermédiaire de Sékou Bathily, un membre de la communauté malienne de Montreuil, Anissa Michalon et Claire Soton ont rencontré les résidents de la chambre 77 du foyer Montreuil-Rochebrune, tous originaires du même endroit : Bada, village soninké situé à l'ouest de la ville de Kayes, près de la frontière sénégalaise. Les deux photographes ont alors souhaité, dans le cadre du travail qu'elles consacraient à ces travailleurs immigrés, connaître les liens persistant entre ceux-ci et leur village d'origine. Leur enquête les a conduites au Mali, dans les familles des migrants.

Anissa Michalon retrace, dans le texte qui suit, sa rencontre avec Drissa Coulibaly, « Idriss » pour ses proches. Bien que ce Malien n'ait pas appartenu au groupe de la chambre 77, et qu'il n'ait donc pas fait partie de l'enquête, étant originaire d'un autre village et même d'une autre région du Mali, la découverte de son parcours de vie, son décès dans des circonstances dramatiques et la rencontre de sa famille dans son pays d'origine ont été fondamentaux pour saisir les tensions culturelles engendrées par la tradition migratoire chez les Soninké du Mali.

La migration

Novembre 2003. Alors que je commence avec Claire Soton un travail sur la communauté malienne de Montreuil, je prends contact avec Idriss, ou Drissa Coulibaly, qu'une amie photographe avait rencontré quelques mois plus tôt, une nuit, sur le

pont des Arts. Idriss me parle de sa vie au Mali, de l'histoire des siens et du fait qu'il doit aujourd'hui entretenir deux familles – puisqu'il a retrouvé récemment sa mère, séparée de son père lorsqu'il était enfant et désormais remariée et mère d'autres enfants. D'emblée, il se positionne en marge de la

*Drissa Coulibaly, dit Idriss. Dessin du village de Sebecoro II, cercle de Kolokani, Mali.
Paris, 30 x 40 cm, janvier 2004.*

communauté de son village. Il cotise à la caisse de village, mais il ne participe jamais aux réunions. Il entretient des amitiés avec des Français. On lui reproche de vouloir devenir un Blanc.

J'avais déjà entendu Sékou Bathily dire que vivre en France et en foyer n'était pas un choix mais un sacrifice nécessaire pour permettre l'entretien de la famille restée au village, composée de vingt à quarante personnes. C'est cependant en écoutant Idriss, grâce aussi à la lecture du livre *Gens d'ici, gens d'ailleurs*¹, que j'ai compris que le système de solidarité entre les personnes d'une même communauté, issues d'un même village, d'une même famille, implique une série d'obligations qui permet non seulement de maintenir la vie au village, mais aussi d'opérer un contrôle sur chaque individu. Idriss cherchait à se soustraire à ce contrôle, dont il souffrait. Par exemple, il ne cherchait pas à lever auprès de ses amis l'ambiguïté de notre relation.

Idriss est arrivé en France en 1990 à la demande de son père, forgeron, pour rejoindre son oncle installé en France depuis de nombreuses années. Il a dû pour cela interrompre ses études à la fin du collège – il le déplorait régulièrement ; il avait conservé ses cahiers d'élève.

Son récit s'est fait par étapes successives. Il est né lorsque je lui ai demandé de faire devant moi un dessin de son village. À main levée, d'un

trait léger sur lequel il est repassé une fois le dessin achevé, il a tracé le contour de sa maison, de toutes les concessions² – dont celle de son père –, de la mosquée, de l'école, du terrain de football. Il a aussi tracé les cimetières, les chemins, et indiqué la direction de Bamako. J'ai compris qu'il refaisait mentalement ses propres parcours au sein du village lorsqu'il s'est mis à écrire le nom des lieux. Le sens des inscriptions semble déterminé par la direction de ses parcours à partir de la concession de son père. Située au cœur du village, elle est ouverte sur la place centrale, à gauche d'un ensemble de quatre concessions, au nord de la mosquée. Le dessin s'est animé lorsqu'il a placé les arbres. Des arbres souvent démesurés, tout autour du village. Ce dessin a accompagné le récit discontinu de son enfance.

Cette introduction sur le territoire et la maison originelle a orienté nos échanges autour du lieu de vie, de l'habitat. Cette question est restée centrale jusqu'à la fin de nos rencontres. Les images ont marqué des étapes dans notre relation. Elles étaient déterminées par ce qu'il me révélait progressivement de lui.

J'ai proposé à Idriss de retourner dans le quartier de Paris où il avait vécu pour y faire ensemble des photographies. Je l'ai pris devant la porte du studio en rez-de-chaussée qu'il avait occupé avec sa compagne, Suzanne, et leur fils,

1. Catherine Quiminal, *Gens d'ici, gens d'ailleurs. Migrations soninké et transformations villageoises*, Chr. Bourgois, 1991. Voir aussi Anissa Michalon, Claire Soton, « Natif de Bada. Vit à Montreuil (foyer Rochebrune) », *Communications*, n° 79, 2006, p. 225-245.
2. Une concession malienne est une parcelle de terre, attribuée par la collectivité, sur laquelle une famille construit sa maison.

Anissa Michalon. Drissa Coulibaly, Paris, février 2004.

Ibrahim, avant de faire un cliché de la façade du studio depuis la cour intérieure de l'immeuble.

À la demande de son père, Idriss s'est marié au Mali, en 2001, au cours d'un bref séjour. Jusqu'à sa mort, il n'a jamais revu sa femme, il n'a jamais revu son village. Il a eu une fille qu'il n'a connue qu'en photos. C'est en me montrant son album qu'il m'a appris avoir eu auparavant un autre enfant. En France. Sa naissance lui

avait permis de régulariser sa situation, puis de retourner au Mali.

Les clichés pris au foyer dans lequel il logeait en 2004, le foyer Sonacotra de Boissy-Saint-Léger, sont le contrepoint de l'apparente convivialité que je venais de découvrir au foyer Rochebrune de Montreuil : la salle à manger commune est représentée par une table nue, dans une pièce austère, et Idriss apparaît seul, allongé ou assis sur le lit d'une chambre exigüe. Sa solitude

Drissa Coulibaly. Chambre du foyer Sonacotra de Boissy-Saint-Léger. Printemps 2004.

transparaît dans ces images, de même que dans les cinq photographies qu'il a faites au foyer avec un appareil photo que je lui avais confié. Cinq vues quasi identiques d'une télévision et d'objets disposés à proximité. Il s'est montré très embarrassé lorsque je les lui ai montrées. Il était particulièrement tendu ce jour-là. J'ai eu le sentiment qu'il commençait à perdre pied.

Dans le courant du mois de juin 2004, nous nous sommes vus au Louvre. Je l'ai photographié devant la Victoire de Samothrace. L'image n'est pas réussie. Aux côtés de la célèbre statue, le corps d'Idriss n'a pas assez de présence. La Victoire de Samothrace devait être la métaphore de la propre

victoire d'Idriss, qui avait traversé la mer pour venir vivre en France. J'aurais souhaité refaire cette photographie. J'aurais voulu le montrer victorieux. Nous n'avons pas su trouver le temps nécessaire avant de perdre contact.

Idriss espérait beaucoup de notre rencontre. À sa demande, je m'étais renseignée sur les formations proposées par le GRDR (Groupe de recherche et de réalisations pour le développement rural dans le tiers monde) à l'intention des migrants désireux de retourner au Mali avec un projet économiquement viable. Sa priorité restait cependant de trouver un appartement assez grand pour faire venir du Mali sa femme et sa fille. Il

avait fait une demande pour un HLM, mais il avait dû renoncer à celui qui lui était proposé, ses revenus étant insuffisants. Je devais l'aider dans sa recherche d'un travail et d'un logement.

Été 2004. Plus de nouvelles. Il ne répond plus au téléphone. Au bout de plusieurs mois, je pars à sa recherche.

Au foyer de Boissy-Saint-Léger, on m'apprend son incarcération et on me donne le numéro de son ami Fousseyni. J'entre en contact avec l'avocate : Idriss est accusé de viol par une fille qu'il fréquentait, avec qui il avait déjà eu des rapports sexuels dans le passé.

Je reprends contact avec lui par courrier.

Le juge d'instruction m'octroie un permis de visite.

En août 2005, je pars au Mali et, à Bamako, je rencontre son épouse, Sorofin, et sa sœur, Nine. Je les informe des raisons du silence d'Idriss. Elles souffraient de l'ignorance dans laquelle elles étaient depuis son arrestation, un an plus tôt. Le lien est ainsi renoué. Ils échangeront plusieurs lettres les mois suivants.

De retour en France, je rends ma seule et unique visite à Idriss, à la maison d'arrêt de Fresnes. J'ai du mal à le reconnaître. Son sourire est tombé. Il essaie de contenir colère et sentiment d'injustice. Il dit et redit son innocence. Il multiplie les demandes de mise en liberté conditionnelle, systématiquement rejetées. Cette visite est trop dure pour moi. Je n'y retournerai plus. Je continue à lui écrire irrégulièrement, mal.

Le suicide

Vendredi 27 août 2006. Mon téléphone mobile enregistre un message de la police de Créteil au sujet d'Idriss. J'envisage sur-le-champ le suicide de mon ami. Un espoir subsiste, néanmoins. L'agent que je rappelle le lendemain matin brise ce frêle espoir. Il était sympathique, ce type, souriant à l'autre bout du fil. Il m'a rappelée sur mon portable pour épargner mon forfait. Il imaginait que j'étais déjà au courant. La nouvelle était banale pour lui.

L'avocate, en te rencontrant, avait été rassurée que tu sois robuste et puisses faire face à la violence ambiante de la maison d'arrêt de Fresnes. Aux dernières nouvelles, tu n'avais pas subi de viols. Tes demandes de mise en liberté conditionnelle avaient été rejetées parce qu'on craignait que tu ne retournes au Mali. Tu aurais été jugé en cour d'assises, un an plus tard dans le meilleur des cas, le calendrier étant déjà complet jusque-là. Passé ce délai d'une année, ta détention provisoire aurait pu être encore reconduite pour deux périodes de six mois avant ton jugement. Tu ignorais visiblement que ce délai était aussi long et pensais être jugé fin 2006, ou début 2007 dans le pire des cas.

L'avocate avait fait « un signalement » à la maison d'arrêt, inquiète de l'état dans lequel elle t'avait trouvé. Elle avait demandé que l'on contrôle ton stock de médicaments, que l'on s'assure que tu ne restes pas seul dans ta cellule.

À l'annonce de la mort d'Idriss, j'ai pris contact avec les amis que je lui connaissais.

Appel à F. Touré, ami mauritanien, en France depuis 1997. Un ami de l'oncle d'Idriss, à l'origine. Il avait un temps hébergé Idriss, sa compagne et leur fils.

Appel à Dafanda, qui hébergeait Idriss au foyer de Boissy-Saint-Léger.

Appel à son cousin, K. Diarra, ami de Boissy, sans-papiers.

Appel à Pierre M., grand ami d'Idriss depuis douze ans ; le seul à lui avoir régulièrement rendu visite en prison, soit vingt-neuf fois.

Samedi 2 septembre 2006. Je retrouve Pierre au pied de l'escalier ouest du Train bleu, à la gare de Lyon. Nous rejoignons le quai du RER A en direction de Châtelet, lieu de rendez-vous avec Touré et Diarra. Deux autres Diarra se joignent à nous, un ami et un cousin d'Idriss.

Nous remontons à la surface et nous dirigeons à pas lents vers l'Institut médico-légal, quai de la Rapée. Nous y retrouvons une douzaine d'hommes, venus de Garges-lès-Gonesse, originaires du même village qu'Idriss. Je suis étonnée de les voir si nombreux. Je croyais qu'Idriss avait peu de relations avec les migrants de son village et que, s'il cotisait comme chacun, il évitait de se rendre aux réunions organisées au foyer de Garges. L'un d'entre eux me dit au contraire qu'il y participait régulièrement, sauf s'il travaillait ce jour-là, le samedi. Chacun évoque Idriss. On rappelle son tempérament impulsif. Il lui est notamment arrivé de quitter son emploi par refus des conditions de travail imposées.

Tous lui expliquaient inlassablement qu'il n'avait qu'une seule chose à faire : travailler. Et aussi se tenir sage. À leur sens, Idriss n'était pas sérieux. Cette fin tragique, c'était le destin, selon eux.

Ils organiseront le rapatriement du corps. Une caisse d'entraide regroupant plusieurs villages a pour vocation de payer le retour des morts. Une personne doit accompagner le corps au Mali. L'opération coûte environ 6 000 euros.

Jeudi 14 septembre 2006. Aujourd'hui, le corps d'Idriss est au Mali. Son père devait être présent à l'aéroport pour l'accueillir et le ramener au village. Selon les coutumes, Sorofin a dû rester au village pour attendre le corps de son mari.

Aujourd'hui, j'ai rencontré l'avocate qui assurait sa défense. Beau cabinet, rue de Verneuil à Paris.

Retour au pays

Il m'a semblé important de profiter d'un nouveau séjour au Mali pour me rendre dans le village d'Idriss, Sebecoro II, où Sorofin, sa femme, était retournée vivre depuis la dernière saison des pluies, avec l'accord de son mari alors encore en vie. Je sentais que cela m'était nécessaire pour faire le deuil d'Idriss.

Arrivée à Bamako, j'ai reçu par un texto envoyé de France les coordonnées du maire de Sebecoro I, village plus grand situé sept kilomètres avant Sebecoro II. J'ai rencontré le maire à Bamako. Il m'a indiqué comment me rendre à Sebecoro II.

J'ai patienté pendant deux heures, le temps que le taxi-brousse se remplisse et démarre. Discuté avec un type qui voudrait évidemment aller en France et tentait sa chance auprès de moi pour savoir si je pourrais d'une façon ou d'une autre lui faciliter l'octroi d'un visa. Bu un Coca sur un banc, face à un écran de télévision, entourée de vendeurs de cartes de téléphone, de cigarettes, de bananes.

Départ pour Kolokani, route sans encombre, juste plusieurs arrêts à des postes de police ou de douane. Assise à l'avant du véhicule, comprimée entre le chauffeur et un autre passager, j'ai les pieds tordus, par manque d'espace.

Dès la sortie de Bamako, ville très étendue et assez verdoyante, le paysage est semi-désertique. Sable. Végétation jaune et rase. Quelques arbres. Les arbres sont plus imposants à l'entrée des villages. Une route goudronnée. Elle a été financée par l'Union européenne. On croise quelques véhicules. Très peu.

J'arrive à Kolokani, une petite ville de terre et de sable. Le chauffeur me confie à un autre chauffeur, celui du taxi-brousse à destination de Sebecoro I.

On m'offre du thé. J'offre des bananes.

15 h 30. Nous prenons la route, c'est-à-dire que nous avançons sur une piste de sable et de pierres. Le maire de Sebecoro I est convenu au téléphone avec le chauffeur que je serai ensuite confiée à son adjoint. C'est lui qui me conduira à moto jusqu'à Sebecoro II. Nous dépassons des hommes à vélo, à pied, des femmes dans des

charrettes tirées par des ânes. Bientôt plus de réseau téléphonique. L'homme assis près de moi connaît Dagna Coulibaly, le père d'Idriss. Il me fait part des bruits qui circulent sur les raisons de son emprisonnement : Idriss aurait séquestré son fils né en France et la police serait intervenue à la demande de la mère. La réalité n'est pas plus belle. Je m'abstiens de la raconter, mais je signifie fermement que ces racontars sont faux.

Sebecoro I. Le chauffeur va chercher l'adjoint au maire. Nous parcourons les derniers kilomètres de piste à moto. Je lui demande de se rendre directement chez le directeur de l'école, à l'entrée du village. Il me semble essentiel que la traduction soit parfaite pour qu'il n'y ait aucun malentendu sur les raisons de ma venue. Des enfants se chargent de porter mes sacs. Nous nous dirigeons vers le village accompagnés du directeur de l'école. Les enfants nous devancent. Une émotion incroyable m'envahit quand je traverse la place centrale. J'ai en tête le dessin d'Idriss. Alors que je traverse cette place, je sais déjà où se trouve la concession de son père. Il l'avait localisée sur son dessin. À l'entrée de la concession, je m'arrête. L'émotion me saisit à nouveau, mais je réussis à rester impassible. J'ai salué les trois frères d'Idriss, un vieil homme assis sur une pierre – son père –, les femmes présentes. J'ai demandé à voir Sorofin. L'instituteur et l'adjoint au maire ont expliqué qui j'étais.

Je donne des photos d'Idriss à son père.

Nous faisons le tour du village. Nous traversons les concessions pour que je salue l'oncle, le cousin,

Anissa Michalon. Drissa Coulibaly au foyer Sonacotra de Boissy-Saint-Léger. Hiver 2004.

la grand-mère, le chef du village. Il fait noir. Aucune lueur bleue de télévision en vue. Les murs qui délimitent les concessions sont peu élevés. Les concessions sont ouvertes. Pas de portails. Dans chaque concession, on se réchauffe près d'un feu. Une multitude d'enfants. Nous passons le reste de la soirée près du feu, dans la concession du père d'Idriss. Thé et arachides. À ma gauche, le jeune frère d'Idriss, Bakary, fait son possible pour se rendre intelligible en français. Je ne saisis pas

tout mais comprends la nécessité des informations que je vais donner, car ni Sorofin, ni Nine, ni les émigrés du village n'ont dit la raison de l'incarcération d'Idriss et de son suicide. Bakary dit tout ignorer. Il doute même que ce soit bien le corps d'Idriss qu'ils ont enterré à proximité du village. Il avait voulu ouvrir le cercueil pour voir si son frère était bel et bien à l'intérieur, mais tout le monde l'en avait empêché. À l'aéroport de Bamako, quand il est allé chercher le cercueil avec

Anissa Michalon. Tombe inachevée de Drissa Coulibaly, *Sebecoro II*, cercle de Kolokani, Mali, janvier 2007.

Ye, l'aîné des trois frères, il a noté les informations écrites sur le cercueil pour s'assurer qu'il s'agissait bien là du corps d'Idriss. Il les a recopiées sans les comprendre. Il veut me les donner à lire le lendemain. Nous convenons que je donnerai les explications le matin suivant. Je lui confirme que son frère est bien mort.

Je passe la nuit dans le lit de Sorofin. Au petit matin, une femme amène Maïmouna, la fille d'Idriss. Sorofin l'allonge à côté d'elle. À la lumière

de la torche tenue par Sorofin, je découvre enfin le visage de la petite fille. Jusqu'ici, en ma présence, elle le dissimulait derrière ses mains. Elles jouent ensemble. Maïmouna donne le sein de sa mère à sa poupée. Je somnole un moment avant de me lever et de me laver avec le contenu d'un seau d'eau.

Sombi au petit déjeuner. C'est une bouillie de maïs, sans sucre. J'ai droit à une tasse de Nescafé très sucrée, préparée avec soin par Sorofin.

À 9 heures, nous nous rendons chez Dogna Coulibaly. Le père donne son accord pour que je parle. Nous nous disposons en petit cercle. Aucun curieux, seulement la proche famille, un cousin migrant, et l'instituteur. Aucune question ne m'est posée. Je parle du projet photographique avec les Maliens de Montreuil, de ma rencontre avec Idriss. Je raconte tout. La relation d'amitié qui s'est progressivement instaurée entre nous. Le dessin du village. Le récit de son enfance. Les raisons de son départ. Sa traversée du détroit de Gibraltar. Son sourire. Sa force de caractère. Les photos faites ensemble. Son amitié avec Pierre (Pierre figure sur l'une des photos que j'ai données la veille). L'obtention d'une carte de séjour après la naissance de son fils. Son retour au Mali qui a ainsi été rendu possible. Son mariage au village. La complication de sa situation à son retour en France. Suzanne, qui l'a alors quitté, car elle n'acceptait pas ce mariage coutumier. Depuis, il n'a pas revu son autre enfant, son fils. Son instabilité professionnelle. Plus de logement fixe. Les derniers temps, il partageait le lit d'un ami qui travaillait de nuit. Cet ami prenait pour Idriss le risque de perdre sa chambre au foyer de Boissy-Saint-Léger : parfois, il y a des contrôles. Idriss souffrait d'être séparé de son épouse et de sa fille restées au Mali. Il voulait les faire venir en France. « Ce n'est pas une vie », répétait-il. Je n'ai pas dit qu'il était déchiré entre son désir de vivre comme un Blanc et son obligation de répondre aux demandes d'argent qui lui étaient adressées,

alors que, les derniers temps, il peinait à gagner 500 euros par mois. J'ai raconté comment je l'ai vu progressivement perdre pied.

L'instituteur m'interrompt, me dit qu'on ne peut pas parler du suicide. J'insiste, tout comme le migrant présent. Je pense que l'instituteur a traduit.

Je ne dis pas qu'il s'est pendu pendant la nuit alors que son codétenu dormait.

Pas de larmes. Aucun commentaire. Le père d'Idriss m'a simplement remerciée.

L'instituteur m'a demandé si l'État français allait verser un dédommagement à la famille. Il m'a demandé ce qui allait se passer pour l'épouse et la fille d'Idriss. J'ai répondu que, à ma connaissance, il n'y avait pas d'argent à attendre. J'ai souhaité à Sorofin de se remarier. Suivant la tradition, l'un des frères d'Idriss épousera Sorofin. La priorité est donnée au plus âgé des trois. Sorofin peut cependant refuser et épouser celui qui a sa préférence. Elle n'a pas encore donné sa réponse.

Nous nous rendons en très petit comité à l'endroit où est enterré Idriss, à une centaine de mètres à l'ouest du village. On distingue quelques tombes. Idriss repose à côté de sa grand-mère, sous un simple amas de terre. Les autres tombes, elles, sont bien délimitées, même si la plupart tendent à disparaître sous l'érosion du vent et de la pluie.

J'y retournerai l'après-midi pour y faire des photographies.

Je prends mes repas avec Sorofin, Maïmouna et Nama, l'un des deux frères cadets d'Idriss. Nous restons dans la chambre de Sorofin, à l'abri de la poussière et du vent, à l'abri des regards aussi. Les repas se prolongent par trois tours de thé. Le père de Sorofin a découpé du bœuf. J'ai droit aux plus beaux morceaux. J'ai droit aux abats. Je me force à les manger. Des femmes, sœur du père, nièce et cousine, viennent à pied d'un village voisin pour me saluer à l'intérieur de la petite chambre. L'une d'elles dit posséder une lettre d'Idriss dans laquelle il annonce qu'il mourra en prison. Je tiens à la lire.

Je photographie les rues du village, la concession du père d'Idriss, les alentours du village, un ancien château d'eau qui a assuré de l'eau potable pendant dix-sept ans, jusqu'à ce qu'il soit démembré en pleine nuit par des voleurs.

Un sentiment profond d'étouffement me gagne. Je mesure à quel point faire des photographies me permet d'introduire une distance avec le réel.

Je fais savoir au père mon intention de repartir le lendemain matin.

J'apprends que le père d'Idriss s'oppose à mon départ. Il compte acheter un mouton pour moi. Impossible de fuir. Les instituteurs trouvent une solution. Je partirai après le déjeuner, en début d'après-midi.

Le matin, le directeur de l'école vient à ma rencontre. Il a quitté sa classe pour me dire que Dogna Coulibaly, n'ayant pas trouvé de mouton, a acheté une chèvre (qui se révélera être un bouc). Il

veut savoir si je peux repartir avec la chèvre vivante. Impossible. Il l'expliquera au père qui attend à l'entrée du chemin. Le père se lève et s'éloigne à notre arrivée. Nous le rejoignons. Je le remercie. Je photographie le sacrifice de la bête dans les moindres détails. Sacrifice d'un poulet en prime.

Je partirai avec un carton contenant le poulet cuit et deux cuisses de bouc braisées. Je pensais prendre ce dernier repas avec la famille d'Idriss mais, en raison du vent, on a préféré que je reste dans la chambre de Sorofin.

Jusqu'à mon départ, le père d'Idriss me demande de rester davantage. Je reste ferme, pourtant touchée par ce vieil homme qui me regarde intensément, qui fait l'effort de prononcer quelques phrases en français et me répète pour finir : « Je suis le premier forgeron du village. Je suis le premier forgeron du village. »

Départ à moto vers 15 h 30, chargée de viande, de kilos d'arachides et d'un paquet de spaghettis. Deux heures de piste. Mes genoux souffrent mais la route est belle.

En chemin, je pense à ce système de représentations, de croyances, profondément éloigné du nôtre, où l'individu a seulement une place, une fonction, inséré dans la collectivité restreinte de la famille et du village.

Arrivée à Kolokani vers 17 h 30. J'attends au poste de police un véhicule qui me mènera à Bamako. Plus rapide que d'attendre qu'un taxi-brousse se remplisse. Un car bondé en provenance du Sénégal m'embarque. Des gens sont assis dans l'allée. D'autres sont

Anissa Michalon. Le sacrifice d'un bouc. Sebecoro II, cercle de Kolokani, Mali, janvier 2007.

debout à l'avant du car. J'ai droit à une bonne place, à l'avant. Mes jambes, elles, ont du mal à se loger entre les sacs de riz de 50 kg et les litres de soda.

En juin 2009, je suis retournée à Sebecoro II en compagnie d'une amie française résidant à Bamako. Nous y avons passé une seule nuit, dans la cour de la concession de la famille d'Idriss. Sorofin est venue se glisser contre moi sous la moustiquaire.

La tombe d'Idriss n'a pas été entretenue. Contrairement aux tombes situées à proximité, elle s'efface avec le temps. Bakary, le plus jeune frère, a quitté le village peu après mon premier séjour. Ils sont sans nouvelles de lui. Son père pense qu'il a été blessé que Sorofin ait choisi d'épouser Nama. Je les informe que j'ai reçu, il y a longtemps de cela, des appels de sa part, depuis la Mauritanie.